430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Ambition politique, Diplomatie, Discours du for intérieur, histoire, Politique, Politique (Angleterre), Politique (France), Politique (Internationale), Vie domestique (Dorothée)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-10-04
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitNous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident. Mais celui-ci est gros, surtout par l’effet qu’il doit faire à Paris. Ici, on est inquiet.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 559/243-244

Information générales

LangueFrançais
Cote1233-1234, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6
Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840
Une heure

Nous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident, mais celui-ci est gros surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici on est inquiet. Pas autant que je le voudrais ; pas autant qu'il le faudrait pour qu'on fût sage. On ne croit pas à la guerre. On a le sentiment de sa propre sincérité dans le désir de la paix et dans l'absence de toute intention hostile envers la France. On n'a pas le sentiment de l'état des esprits en France de leurs impressions si vives, de leurs résolutions si soudaines, si on avait prévu, il y a trois mois une telle explosion en France, je suis convaincu qu'on n'aurait pas conclu le traité du 15 juillet. Je l'ai annoncé, répété, rabâché. Mais la prévoyance est ce qui se communique le moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne veut pas voir.
Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai beaucoup à attendre et peu à faire. On est à merveille pour moi, même ceux qui ne sont pas de mon avis et ne s'y rendent point. Un moment peut venir où je profiterai de cette bonne disposition ; le moment où, ne réussissant pas, en Syrie par les premiers moyens, employés et ne se souciant pas d'aller plus loin, on sentira, la nécessité d'une transaction. J'attends et je prépare ce moment là, quand viendra-t-il ?
On parle de la convocation de nos chambres. Celle du Parlement suivrait aussitôt. Mais, pour moi comme pour le public ce ne sont là que des bruits. C'est maintenant à Paris que se font les événements. Au moins vous me donnez de bonnes nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris pour vous écorcher l'épaule ? Il faut que votre femme de chambre ait la main bien lourde. A quoi lui sert donc d'être laide ?

Lundi 2 heures
Trouvez donc un Byng qui vienne à Londres et que je puisse aimer aussi. Je n'ai point de nouvelles ce matin. La convocation des Chambres ! Je crois bien. Politiquement, je la désire. Je sais bien les entraînements publics, la tribune ; mais je sais aussi les entraînements cachés, insensibles, les journaux, les commérages.
Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours vu dans les grandes occasions, les chambres favorables au bon parti ; à la raison, au vrai intérêt du pays, et lui prêtant une force qu'il ne pouvait puiser ailleurs. C'est avec les chambres que nous avons lutté contre l'entrainement révolutionnaire, contre les fatuités anonymes de la presse, contre la politique de café. Nous sommes sur le point de rentrer dans la situation de 1831. Avec plus de péril peut-être, et moins d'excuse. Je sais que, pour que les Chambres se rallient à la raison, et la soutiennent, il faut la leur montrer, la tenir constamment sous leurs yeux, la vouloir fermement soi-même et leur en inspirer la confiance. J'espère que cette lumière et cette volonté ne manqueraient pas plus aujourd'hui qu'en 1831, et que si la raison devait succomber ce ne serait pas sans s'être montrée et défendue.
J'ai reçu une longue lettre du duc de Broglie, très judicieuse, et qui me fait croire qu'on ne fera rien de précipité. Vous avez bien raison ; 20 n'a pas de l'esprit tout à fait ; et quand les grands moments approchent ce qu'il en a se trouble et chancelle. Il peut alors se laisser aveugler et entraîner comme un enfant. De son côté 62, très courageux contre le danger, est très timide contre la responsabilité. Il a naturellement beaucoup indépendance et de dignité, peu de pouvoir. Le frêne a

beau chercher ; il n’apprendra pas de là ce qu’il aurait, besoin de savoir. Je suis très préoccupé du frêne. Il est très décidé ; mais il ne voudrait pas se tromper sur le moment où doit se placer sa résolution. Deux choses font le succès d’une conduite, son mérite et son à propos. On ne devine pas l’à propos. Il faut le voir. Je voudrais que ma vue s’alongeât plus encore. Je prêterais mes yeux au frêne. Bien décidément j’envie le cottage, j’aime le cottage. Et parlerions-nous quelquefois de tout cela ? J’ai peur que oui. On n’abdique pas sa nature. On ne se fait pas petit, même pour être heureux. Je voudrais pourtant bien être heureux. Qu’est-ce qui vaut une heure de bonheur ? Et quel bonheur ! C’est bien là l’orgueil humain. Je préfère infiniment le bonheur à tout. Je n’aime, à vrai dire, que le bonheur. Mais pour le bonheur, dans un cottage comme dans un palais, je veux à côté de moi, à moi, un grand coeur, un grand esprit, un grand goût, l’intimité d’une grande pensée. Je ne puis pas être heureux à moins, pas cinq minutes. Mais je serais si heureux ? Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-04.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/496

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 4 octobre 1840
HeureUne heure
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

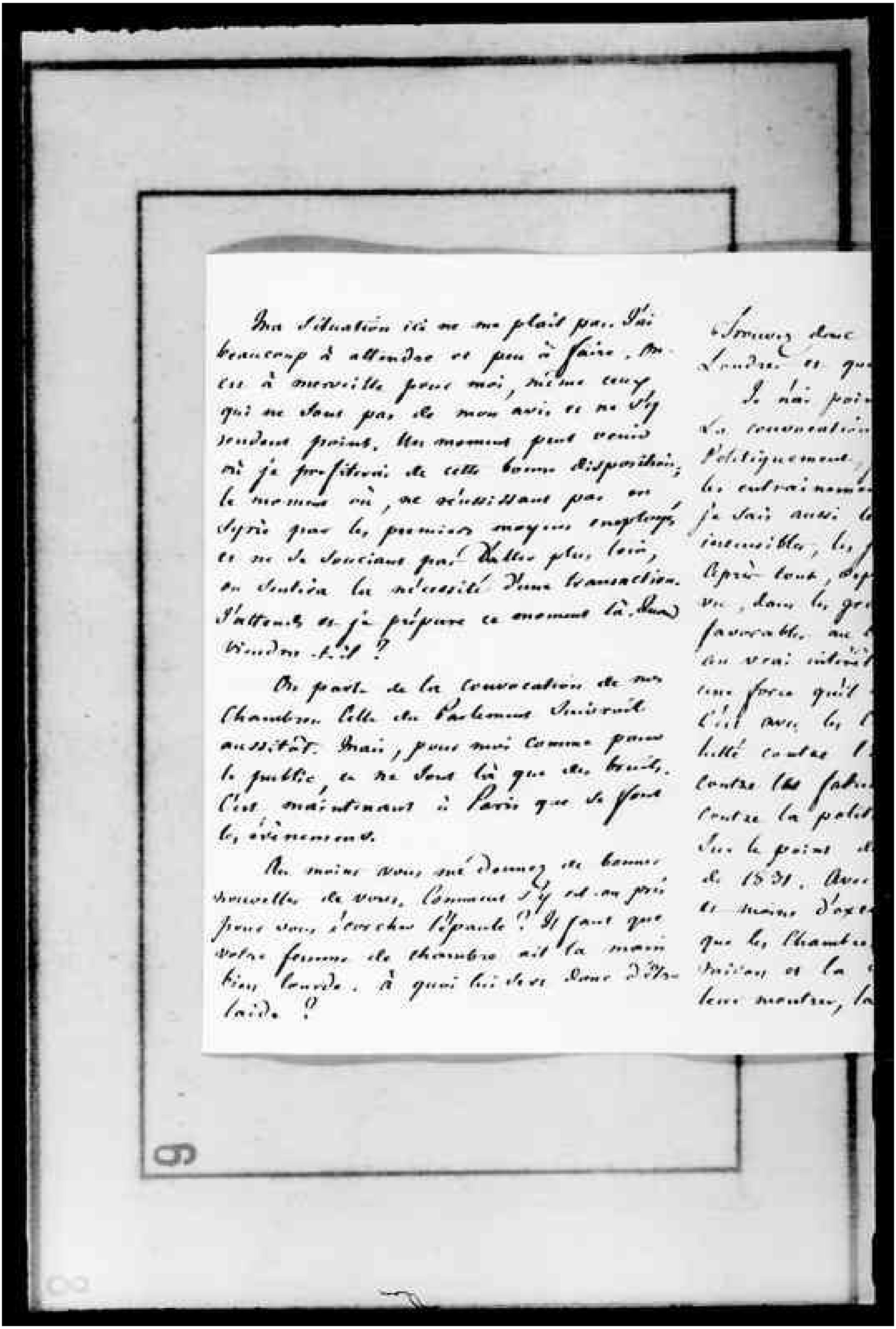
430 Londres, Dimanche 11 Oct. 1840
une heure
1233

Nous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident. Mais, celui-ci est gros, surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici, on est inquiet. Pas autant que je le voudrais ; pas autant qu'il le faudrait pour qu'on fût sage. On ne croit pas à la guerre. On a le sentiment de sa propre sincérité dans le désir de la paix et dans l'absence de toute intention hostile envers la France. On n'a pas le sentiment de l'état des esprits en France, de leurs impressions si vives, de leurs résolutions si soudaines. Si on avait prévu, il y a trois mois, une telle explosion en France, je suis convaincu qu'on n'aurait pas conclu le traité du 15 Juillet, si légèrement, si précipité, si brusqué. Mais la prévoyance est ce qui se communique le moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne veut pas voir.

---

rnement soi même
france. J'espère
volonté ne,
ujourd'hui qu'on
ion devait
pas sans l'être

lettre du Du-
, ce qui me
soin de précipiter.
; 20 n'a pas
quand la
ent, ce qu'il en
. Il peut alors
aines comme
62, très courageux
timide contre la
ellement
e et de dignité,
a beau-
pas de la ta-
avoit, Je suis
Il est très
ut pas de



Ma situation ici ne me plait pas. J'ai beaucoup à attendre et peu à faire. On est à merveille pour moi, même ceux qui ne sont pas de mon avis et ne s'y rendent point. Un moment peut venir où je profiterai de cette bonne disposition; le moment où, ne réussissant pas en Syrie par les premiers moyens employés et ne se souciant pas d'aller plus loin, on sentira la nécessité d'une transaction. J'attends et je prépare ce moment là. Mais viendra-t-il ?

On parle de la convocation de nos Chambres. Celle du Parlement suivrait aussitôt. Mais, pour moi comme pour le public, ce ne sont là que des bruits. C'est maintenant à Paris que se font les événements.

Au moins vous me donnez de bonnes nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris pour vous écorcher l'épaule ? Il faut que votre femme de chambre ait la main bien lourde. A quoi lui sert donc d'être laide ?

Trouvez donc
Londres et qu

Je n'ai poin
la convocation
Politiquement,
les entraînem
je sais aussi l
irrésistibles, les
Après tout, dep
vu, dans les gr
favorables, au
au vrai intérêt
une force qu'il
C'est avec les
lutté contre l
contre les fabri
contre la polit
sur le point d
de 1831. Avec
et moins d'exp
que les Chambr
raison et la
leur montrer, la

plaît pas. J'ai
n à faire. On
, même ceux
avis et ne s'y
peut venir
bonne disposition ;
tant pas un
moyens employés
aller plus loin,
d'une transaction.
moment là-dessus

ocation de nos
ent suivait
i comme pour
que des bruits.
ès que je sens

mez de bonnes
s'y est-on pris
! Il faut que
ait la main
dans d'Ita-

Lundi 2 mars

Trouvez donc un Byng qui vienne à Londres et que je puisse aimer aussi.

Je n'ai point de nouvelles ce matin. La convocation des Chambres ! Je crains bien. Politiquement, je la désire. Je sais bien les entraînements publics, la tribune ; mais je sais aussi les entraînements cachés, invisibles, les journaux, les commérages. Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours vu, dans les grandes occasions, les Chambres favorables au bon parti, à la raison, au vrai intérêt du pays, et lui prêtant une force qu'il ne pouvait puiser ailleurs. C'est avec les Chambres que nous avons lutté contre l'entraînement révolutionnaire, contre les fatuités anonymes de la presse, contre la politique de café. Nous sommes sur le point de rentrer dans la situation de 1831. Avec plus de péril peut-être, et moins d'émeute. Je sais que, pour que les Chambres se rallient à la raison et le sentiment, il faut la leur montrer, la tenir constamment sous leurs yeux, la vouloir fermement soi-même et leur en inspirer la confiance. J'espère que cette lumière et cette volonté ne manqueraient pas plus aujourd'hui qu'en 1831, et que si la raison devait succomber, ce ne serait pas sans s'être montrée et défendue.

J'ai reçu une longue lettre du Duc de Broglie, très judicieuse, et qui me fait croire qu'on ne fera rien de précipité.

Vous avez bien raison ; 20 n'a pas de l'esprit tout à fait ; et quand les grands moments approchent, ce qu'il en a se trouble et chancelle. Il peut alors se laisser aveugler et entraîner comme un enfant. De son côté 62, très courageux contre le danger est très timide contre la responsabilité. Il a naturellement beaucoup d'indépendance et de dignité, peu de pouvoir. Le frère a beau chercher, il n'apprendra pas de là ce qu'il aurait besoin de savoir. Je suis très préoccupé du frère. Il est très décidé ; mais il ne voudrait pas de-

---

430 Londr

On dit cela n'
celui-ci est gra
doit faire à l
Par autant qu
autant qu'il l
clage. On ne
à le sentiment
dans le droit d
de toute intent
On n'a pas le s
en France, de l
leurs révolutions
avait prévu, il
explosion en Fran
n'aurait pas con
à tel moment,
prévoyance est
moins. Ce quan
veut pas voir.

tromper sur le moment où doit se placer sa résolution. Deux choses font le succès d'une conduite, son mérite et son à propos. On ne devine pas l'à propos. Il faut le voir. Je voudrais que ma vue s'allongeât plus encore. Je prêterais mes yeux au frère.

Bien décidément j'aurais le cottage, j'aime le cottage. Y parlerions nous quelquefois de tout cela ? J'ai peur que oui. On n'abdique pas sa nature. On ne se fait pas petit, même pour être heureux. Je voudrais pourtant bien être heureux. Qu'est-ce qui vaut une heure de bonheur ? Et quel bonheur ! C'est bien là l'orgueil humain. Je préfère infiniment le bonheur à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le bonheur. Mais pour le bonheur, dans un cottage comme dans un palais, je veux à côté de moi, à moi, un grand cœur, un grand esprit, un grand goût, l'intimité d'une grande pensée. Je ne puis pas être heureux à moins, pas cinq minutes. Mais je serais si heureux !

Adieu. Adieu.

G

9